

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'URAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

—Les misérables nous avaient tendu un piège ! nous devons nous y attendre.

Les lanternes rallumées, on put constater que chacun en avait été quitte pour l'émotion.

Olivier se jeta dans les bras de Dick.

—Que le ciel soit béni, dit-il, mon vieil ami, vous êtes sain et sauf.

—Et vous aussi, Olivier, fit le vieux trappeur ému jusqu'aux larmes... Avais-je raison de pressentir une catastrophe !

—Ce n'est peut-être que le commencement, répondit Menko ; que personne ne bouge avant mon retour ; si quelqu'un doit se dévouer ici pour expier son passé, c'est moi !

Et, prenant avec lui quatre hommes résolus, il s'enfonça dans le boyau de droite du souterrain... Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on l'entendit pousser une série d'exclamations, suivies de vigoureux appels !

On se hâta de le rejoindre, et ce fut avec un saisissement plein d'horreur que tous les yeux se portèrent vers la muraille du fond que Menko indiquait de la main... Toute la paroi était couverte de lambeaux de chair humaine, encore pantelante... deux têtes, à demi écrasées et détachées du tronc, gisaient à terre dans un coin, c'étaient celles d'Ivanowitch et de son complice Holloway !

—Justice est faite, dit le comte Olivier d'Entraygues, d'une voix tremblante d'émotion... et nos mains sont pures du sang de ces misérables !...

Par ordre du prince ces restes informes furent rendus à la terre, au milieu même de ces ruines, théâtre de tant de forfaits.

Quelques mots suffirent pour expliquer le dénouement de ce terrible drame.

Lorsque Ivanowitch s'était assuré l'appui des Cavaliers-Noirs, avant l'entrevue du prince Westchine et de Menko, trois hommes de cette bande avaient été expédiés dans le steppe pour annoncer aux affidés la grande réunion des Invisibles qui devait se tenir à Iérinoslaw. Mais, en même temps, obéissant à leurs instincts de pillage, ils avaient répanda partout, comme à Voronoje, le bruit d'une expédition nouvelle des Cavaliers-Noirs, sachant bien que, suivant une habitude du steppe, chacun allait engloûtir, dans un lieu quelconque du sol, ses richesses les plus précieuses. La nouvelle donnée, l'un d'eux restait à l'affût pour surveiller le lieu du dépôt, et tous trois revenaient l'enlever dans la nuit. Ils avaient fait ainsi dans le steppe, en accomplissant leur mission, une abondante moisson de roubles et de bijoux.

Mais on n'avait pas tardé à s'apercevoir du vol, et comme cette découverte avait à peu près coïncidé avec le passage des Cavaliers-Noirs se rendant à Iérinoslaw, les habitants du steppe avaient cru à un guet-apens, et nul n'avait voulu se rendre à la réunion annoncée, par crainte que leur izba ne fût pillée en leur absence ; et c'est ainsi qu'Ivanowitch s'était trouvé réduit à ses forces, aux ruines d'Iérinoslaw.

Menko, une fois rallié à la cause du prince, en arrivant sur l'Oural, reçut les rapports des trois stranniki, et les ayant initiés au changement de front de sa bande, il avait laissé l'un d'entre eux pour observer l'izba de Voronoje et le prévenir de tous les dessins de Tcherni-Chug, et avait envoyé les deux autres aux ruines d'Iérinoslaw, avec ordre de ne pas perdre de vue un seul instant Ivanowitch et son complice.

Ce sont ces deux stranniki qui, ayant suivi la veille le chef des Invisibles et Holloway dans les souterrains, et comprenant la gravité de l'acte que ces deux hommes accomplissaient, avaient enlevé la machine infernale du lieu où ils l'avaient placée et étaient allés l'enfourer au pied de la muraille où aboutissait le fil conducteur qui devait provoquer l'explosion, en ayant bien soin de laisser ce fil circuler dans le souterrain et d'en cacher, sous un peu de terre, la partie qui avait retourné vers la machine.

Ivanowitch et Holloway, ne se doutant de rien, pressés du reste par l'imminence de la poursuite, s'étaient fait sauter eux-mêmes.

Leur exploit accompli, les deux stranniki avaient gagné à la hâte l'extrémité du souterrain par la voie du steppe, et après avoir égorgé les Cosaques qui dormaient d'un profond sommeil, ils s'étaient cachés près de la sortie pour s'emparer des deux complices s'ils tentaient de s'évader par ce chemin. C'est là que Labanoff les avait trouvés quand il était arrivé avec son escouade.

Les deux stranniki reçurent d'unanimes félicitations pour la façon dont ils avaient accompli leur mission ; ils avaient tout simplement sauvé toute la troupe d'une destruction totale, et le prince Westchine se chargea de leur récompense.

Il fut décidé qu'en repassant l'Oural, on ne tiendrait pas plus compte à Tcherni-Chug de sa tentative de trahison, qu'on ne lui ferait connaître l'aventure d'Iérinoslaw, et la triste fin d'Ivanowitch, le dernier des Invisibles, car avec lui s'éteignait la société dont il était l'âme.

En arrivant à Voronoje, le comte Olivier et ses amis aperçurent un fort rassemblement sur la principale place du *mir*, et à mesure qu'ils avancèrent,

les sons mélodieux de la clarinette vinrent délicieusement bercer leurs oreilles, bientôt ils distinguèrent les notes graves et patriotiques du *God save the queen*.

—C'est notre ami Gilping ! fit Olivier en pressant le pas.

Ils se hâtèrent d'approcher.

Quel ne fut pas leur étonnement en voyant Gilping, monté sur une sorte d'estrade, souffler à tue-tête dans son instrument, pendant que trois ours dansaient gravement un pas de circonstance que les intelligentes bêtes avaient inventé elles-mêmes sur l'air du chant national anglais. Et tout le monde fut obligé d'avouer, en se tenant les côtes, qu'il n'en était pas un seul, parmi toutes les *guitares* connues, fût-ce même le roi Dagobert ou le Juif Errant, pour aussi bien faire danser les ours... Et dans la foule, Tom admirablement dressé, distribuait des Bibles à toutes les mains qui se présentaient.

Les indigènes du steppe avaient d'abord paru très étonnés, puis quelques uns s'étant hasardés à froisser doucement les feuilles de papier entre leurs doigts, avaient murmuré avec une joie intime, en dialecte du pays : " Ah !... c'est très bon, oui, très bon... pour faire des bourres de fasil," et alors, il n'y en avait pas eu pour tout le monde.

Tout à coup, Gilping avait cessé de jouer ; il ne lui restait plus qu'une Bible, une seule ; il la prit, et l'élevant au-dessus de sa tête, il s'écria :

—Voilà tout ce qui me reste, ladies and gentlemen, de trois cent mille six cent quatre-vingt-dix-sept Bibles mises à ma disposition par l'Evangelic Society, il y a moins de trois ans ; tout ce qui me reste, oui, mesdames et messieurs, la dernière, la dernière... à qui la dernière ?

—A moi, monsieur Gilping, fit une voix dans la foule, je la conserverai comme un souvenir de vous.

Le brave prédicant se retourna : il se trouvait en face du vieux trappeur, qui riait tranquillement de sa surprise, et tout autour de lui se trouvaient tous ses vieux amis d'Australie.

—Brisez votre clarinette, ô noble John, lui dit le comte Olivier en parodiant une parole célèbre, nous avons combattu à Iérinoslaw, et vous n'étiez pas là... Mais je vois que vous faites concurrence à Orphée, ajouta-t-il en montrant les ours.

—C'est l'Eternel qui me les a envoyés au désert, répondit Gilping, pour m'aider à combattre l'impie et à renverser l'hérésie... Allons, Willy, Jack et Jears, une danse pour les amis !

Et les ours, déjà familiarisés avec leurs noms, se mirent à danser une gigue enragée, sur un air de cantique, au psautier officiel de Sa Grâce l'archevêque de Westminster.

Le lendemain, toute la troupe, augmentée de lord Woangow, de ses trois charmantes bêtes, reprenait le chemin d'Astrakan !...

Trois mois après, un groupe de divers personnages se promenait sur un des warfs de Liverpool en attendant le départ de l'*Evening Star*, magnifique paquebot de quatre mille tonnes, à destination de Melbourne (Australie). Il était aisé de voir à l'émotion profonde qui leur étreignait le cœur, que tous ne partageaient pas pour le beau pays Austral.

Une jeune femme rayonnante de bonheur et de bonheur s'appuyait au bras d'un des promeneurs, dans lequel le lecteur a déjà reconnu notre ami le comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, dont les espérances s'étaient enfin réalisées. Grâce à l'enquête faite avec un zèle sans égal par le prince Westchine, l'innocence du vieux prince Wasileki, avait été reconnue, et le Tzar, non content de le rappeler de Sibérie, lui avait encore rendu tous ses titres et dignités à la cour.

Le mariage de la jeune princesse Maria Feodorowna avec le comte Olivier s'était alors accompli, avec une solennité et une pompe sans exemple, dans la chapelle de cet antique couvent de Notre Dame de Kaseau, où la jeune princesse avait trouvé un refuge, aux heures de l'adversité.

Malgré les efforts par ses amis pour le retenir, Dick, le vieux trappeur, avait annoncé son intention formelle de retourner en Australie.

—Vous êtes heureux, mon cher Olivier, avait-il répondu à toutes les tentatives de son ami, et je n'ai plus rien à désirer au monde ; laissez-moi donc retourner dans ma solitude ; je mourrais bien vite au milieu de cette civilisation, dont je n'ai pas les idées, ni les croyances, ni les mœurs et je suis trop vieux pour me plier à de nouvelles habitudes ; j'ai la nostalgie des grands bois, du Buisson aux horizons sans fin, et des harmonies si palpitantes de la nature. J'ai besoin de respirer l'air balsamique de nos grands eucalyptus, des nopals et des melias aux grappes toujours fleuries ; près de vous, je serais comme ces plantes des tropiques transportées trop vieilles et qui meurent avant d'avoir eu le temps de s'acclimater... Je veux mourir près de mon cher Nagarnook, sur les bords de ce poétique lac Eyréo que nous avons si souvent parcourus ensemble... Et laissez-moi espérer que quelque jour, l'envie vous prendra de faire visiter à la jeune dame notre admirable pays, et cette belle propriété de France-Station que nous avons créée... Ce jour-là votre vieil ami n'aurait plus rien à désirer.

Olivier n'avait plus insisté... Il sentait trop que le trappeur avait